

Virée mystique dans le Hoggar

Le lendemain matin commence comme les autres : par de la *baguette** tartinée de Vache qui rit pendant que les Touaregs sirotent un thé vert sirupeux dans de petits verres. À partir de là, notre itinéraire s'enfonce encore plus dans le massif. Nous traversons des champs de lave où le basalte étincelle de patines de quartz. Colonnes et mesas se dressent à l'horizon, comme des nageoires de requin à la surface d'une mer de pierre.

Ici, comme dans le Tassili N'Ajjer, des millénaires de passage humain ont laissé leur empreinte. Deux ou trois fois par jour, Mustafa me conduit à pied le long d'une gorge ou à un escarpement, en sautant entre les rochers avec une légèreté qui dément ses 65 ans. Il désigne de temps en temps des pièces d'art rupestre, certaines gravées dans la roche, d'autres réalisées à la peinture carmin.

Nombre d'entre elles datent de plusieurs milliers d'années. Il y a des chars tirés par des chevaux au galop, des surplombs hachurés de hiéroglyphes noirs. La plupart des œuvres font allusion à la même histoire que celle racontée dans le Tassili N'Ajjer : les girafes, les éléphants et les autruches qui prospèrent pendant la période humide africaine sont supplantés par le bétail au fur et à mesure que les chasseurs-cueilleurs se tournent vers le pastoralisme.

Alors que le Tassili N'Ajjer, avec ses structures érodées et ses dunes changeantes, présente le désert en mouvement, le Hoggar est un tableau de stase cosmique. On a l'impression de voyager encore plus loin dans le temps.

Au rythme touareg

Les journées qui suivent se déroulent de la même façon : de longs trajets pleins de virages sur un sol pierreux, avec la musique de [Tinariwen, célèbre groupe touareg du Mali](#). Nous prenons nos repas nonchalamment sous les acacias, le long des cours d'eau asséchés, puis partons à la recherche de pétroglyphes millénaires. La nuit, nous campons sous les étoiles.

L'un des plaisirs d'un voyage dans le Sahara algérien, c'est la compagnie des Touaregs, leur décontraction, leur joie de vivre, leur symbiose avec le désert. Tout a l'air sous contrôle, c'est rassurant, mais on ne se presse jamais.

Chaque fois que nous rencontrons des gens, dans les villages de la périphérie du parc national ou dans les caravanes de chameau qui le parcourent, les hommes se lancent dans un rituel de reconnaissance qui paraît légèrement choral : *“Comment va ta santé ? Comment va ta famille ? Comment vont tes animaux ?”*

Dans un campement nomade, une famille nous invite dans une hutte constituée des mêmes joncs tressés que nous verrons pousser plus tard le long des rares cours d'eau fiables de la région. Nous mangeons dans un bol commun des pâtes mélangées à des légumes sautés. La matriarche qui a préparé le repas demeure invisible pendant que le plus jeune des sept enfants me fixe derrière les plis de la robe de son père.

Même quand nous sommes loin des habitations, l'aisance contagieuse des guides procure l'illusion que le désert est un endroit presque hospitalier. À chaque arrêt, Amoud et Mustafa débattent du lieu parfait pour se reposer. Une fois la décision prise, le Land Cruiser est déchargé des couvertures, matelas et ustensiles de cuisine. On dresse un écran de roseau pour tempérer le vent dominant. En deux minutes, Soulimane a un ragoût de légumes en train de mijoter dans la cocotte-minute et une théière sur le feu.